

Quand des féministes harcèlent des scientifiques

[Source : Le Point]

Peggy Sastre – Quand des féministes harcèlent des scientifiques

CHRONIQUE. Au nom d'une discrimination positive devenue folle, des physiciens se voient cloués au pilori, sans rapport aucun avec leur compétence scientifique.

Par Peggy Sastre

Publié le
14/03/2019 à 11:11
| Le Point.fr



Le Cern a suspendu sa collaboration avec un scientifique italien après des accusations de sexisme.

© FABRICE COFFRINI / AFP

L'ère de l'investigation scientifique factuelle est-elle terminée ? Dans les labos, la frontière entre discrimination positive et harcèlement idéologique ne cesse de s'effacer. Mais privilégier les opinions et l'identité des scientifiques à la qualité de leurs recherches entrave des carrières et génère de véritables persécutions.

« Pour le moment, je préfère rester anonyme. Je n'en suis pas fier, mais il

faut que je mange et je suis aussi responsable des opportunités de recherche de mes étudiants et de mes postdocs. » L'astrophysicien qui me dit cela n'a tué personne, il vient simplement de me raconter qu'il a choisi de quitter l'Australie, le pays où il a été diplômé et où s'est déroulé le gros de sa carrière, pour la Chine. Pourquoi ? Parce que, en tant que chercheur, il s'y sent plus libre. C'est sans doute un comble, mais c'est la réalité. Pour de plus en plus de scientifiques, les pressions et la mise au pas du « politiquement correct » (faute de meilleure formule) au sein des universités et autres établissements de recherche sont telles que s'exiler dans un pays non démocratique, où les opposants disparaissent et les minorités religieuses sont parquées dans des camps de rééducation, devient un pis-aller si vous souhaitez travailler normalement. « J'ai quitté l'Australie parce que j'en avais marre de voir les postes et les financements se réduire comme peau de chagrin pour les vrais astrophysiciens », résume, dépité, ce spécialiste de radioastronomie.

Nous sommes aujourd'hui (à peu près) tous d'accord : qu'il soit sexuel, scolaire, moral ou en Ligue du LOL, le harcèlement est un fléau à combattre. Mais le consensus est bien moins solide quand les individus persécutés, jusqu'à en perdre le goût de travailler ou de vivre, sont des scientifiques ostracisés pour « mauvaise pensée », indépendamment de l'intégrité, du sérieux et de la qualité de leurs travaux. Et ce, même lorsque les brimades reposent sur des cabales mensongères et diffamatoires.

« Déclaration de diversité »

« Le climat politique dans les universités australiennes a effectivement été l'une des raisons principales de mon départ. C'est aujourd'hui très difficile d'obtenir un poste permanent si vous ne faites pas partie d'un groupe protégé (hélas, je suis un homme blanc, hétérosexuel et chrétien, pas de bol !) et/ou si vous ne faites pas suffisamment d'activisme visible (ou, du moins, de virtue signalling) pour un certain nombre de sujets chéris par la gauche écologiste », précise mon interlocuteur. « En Chine, il est très probable que des astronomes chinois subissent l'interférence politique du Parti communiste, mais, en tant qu'étranger, on me laisse tranquille. Je peux faire de l'astronomie en paix, sans perdre de temps sur des projets "diversitaires". Ici, les postes sont toujours donnés aux meilleurs candidats, qu'importe leur sexe, leur genre ou leur origine ethnique. Et contrairement à mon patron australien, mon patron chinois ne m'a jamais reproché de ne pas être assez socialiste. »

Comme ailleurs, les tracasseries qui ont poussé ce physicien à l'exil académique relèvent globalement d'une discrimination positive devenue folle. « Les degrés de discrimination sont nombreux », m'explique l'astrophysicien. « Déjà, il y a de plus en plus de postes, de bourses et de subventions qui sont officiellement réservés aux femmes et aux membres des "nations premières". Ensuite, dans les postes ouverts aux hommes blancs, vous avez des clauses spéciales garantissant l'embauche de candidats d'un seul profil idéologique. Par exemple, on va vous demander de rédiger une "déclaration de diversité" [qui n'est rien d'autre qu'un serment d'allégeance] dans laquelle

vous devrez détailler tout le “leadership” dont vous avez su témoigner dans vos recherches ou vos enseignements antérieurs (en organisant des séminaires ou des conférences réservées aux femmes, par exemple). »

Préjugés idéologiques

Il y a quelques semaines, dans le cadre d'une enquête en cours sur le darwinisme contemporain, deux chercheurs français en sciences cognitives m'ont demandé le « off » pour une raison similaire : apparaître nommément dans *Le Point*, publication jugée trop « à droite », équivaldrait à se tirer une balle dans le pied auprès de leurs collègues et étudiants. Le souci, c'est qu'il est très difficile de ne pas comprendre – voire de donner tort – aux scientifiques préférant se cacher ou changer de pays pour ne pas avoir à subir les foudres de l'orthodoxie morale contemporaine. Alessandro Strumia, professeur de physique des particules à l'université de Pise et entre autres coauteur de l'étude sur la découverte du boson de Higgs, en est l'une des toutes dernières victimes.

Le 28 septembre

2018, au Cern (Genève), le physicien intervient dans un séminaire intitulé « Théorie des hautes énergies et genre ». Œuvrant depuis plusieurs mois à la conception d'algorithmes visant à améliorer le système d'évaluation des publications scientifiques, Strumia profite de sa conférence pour présenter des données bibliométriques – internationales et courant sur un demi-siècle – relatives à l'autorat et à l'embauche en physique fondamentale. Selon ses calculs, elles permettent d'attester d'un fait somme toute réjouissant : les femmes ne sont pas victimes de discriminations sexistes dans sa discipline. Des observations cohérentes, par exemple, avec un grand rapport publié en octobre 2014 par l'Association américaine de psychologie scientifique (APS) qui concluait que, « malgré de fréquentes affirmations contraires », la « neutralité de genre » – les chercheurs sont jugés en fonction de leurs compétences, pas de leur identité – est la règle en physique, comme en géosciences, ingénierie, économie, mathématiques et sciences informatiques. Soit autant de champs scientifiques où les hommes sont en général beaucoup plus nombreux que les femmes et que l'on soupçonne, pour cela, de carburer aux « discriminations systémiques ». Selon Strumia, une telle appréciation tiendrait davantage d'un préjugé idéologique empreint de « marxisme culturel » que d'une réalité tangible et mesurable. Si discrimination il y a, Strumia observe qu'elle serait plutôt favorable aux femmes, qui obtiennent en moyenne des postes plus tôt dans leur carrière et avec moins de publications et de citations que leurs collègues mâles.

Deux jours plus tard, la chasse est lancée sur Twitter. Jessica Wade, physicienne affiliée à l'Imperial College de Londres et militante engagée pour une plus grande participation féminine dans les STEM (acronyme de

« science, technology, engineering and mathematics »), accuse Strumia (qu'elle identifie à tort comme le directeur du département de physique théorique du Cern) d'avoir déroulé un exposé « sexiste » dans lequel il aurait argué de l'infériorité des femmes physiciennes (une autre contre-vérité, et non des moindres). Après des centaines de likes et retweets, Wade en vient à susciter une réaction de Marika Taylor, l'une des organisatrices du séminaire, qui confirme que la présentation de Strumia était pleine d'« attaques personnelles », de « faits erronés », et traduisait un « manque de professionnalisme patent ». Taylor, par ailleurs directrice du département de mathématiques appliquées de l'université de Southampton, annonce l'imminence de plaintes officielles. Quelques heures plus tard, malgré la « procédure équitable » promise par Taylor – donnant donc à Strumia le droit de se défendre –, les captations audio et vidéo de sa conférence ainsi que ses slides sont retirés manu militari du site du Cern. Quand l'affaire en vient à être révélée par la BBC, la messe est dite : Strumia est un dangereux misogynne persuadé que les femmes ne sont « pas faites » pour la physique.

Lire aussi Sur Twitter, on récolte ce qu'on sème

Campagne d'indignation

Ce qu'il n'a jamais dit. Mais ni la machine médiatique, ni la campagne d'indignation, ni les procédures disciplinaires décidées par le Cern et l'université de Pise ne s'embarrasseront de telles nuances. Le 18 janvier 2019,

c'est sur la base de propos fausement attribués à Strumia dans la presse – notamment, qu'il aurait insulté Fabiola Gianotti, directrice générale du Cern – que l'université de Pise l'accuse de violations déontologiques. Le 7 mars, le Cern annonce retirer au physicien son statut de « chercheur invité » et réaffirme son « attachement aux valeurs capitales de respect et de diversité sur le lieu de travail ».

Dans l'article qui en fait état, la BBC tronque une nouvelle fois les propos du physicien. De son slide sur les discriminations qu'ont pu effectivement subir les femmes au cours de l'histoire de la physique, le journal ne retient que « la physique a été inventée et construite par des hommes, pas par invitation », en omettant le reste de son propos et sa référence à Marie Curie. « Historiquement », explique Strumia, « la physique moderne a été inventée il y a des siècles par des hommes comme Galilée ou Newton. Nous savons qu'à l'époque, la majorité des gens (et en particulier les femmes) n'avaient pas la possibilité d'étudier. Et des hommes se sont donc mis à concevoir les institutions nécessaires pour développer une culture fondée sur l'intégrité et le mérite scientifiques. Personne n'avait d'accès privilégié, tout le monde pouvait venir, essayer, et être jugé sur ses seules réussites, pas sur son genre, sa race, etc. Marie Curie est un exemple de la façon dont des femmes brillantes sont appréciées dans la communauté des physiciens depuis maintenant de nombreuses années. Même si, à l'époque, personne n'avait entendu parler d'une femme étudiant la physique, grâce à son travail extraordinaire, elle n'a pas reçu un, mais deux Nobel ». Un cercle

prodigieusement exclusif, quelles que soient vos caractéristiques identitaires.

Lire aussi La « féminité toxique » existe-t-elle ?

En réalité, Strumia ne défend rien d'autre qu'une « égalité des opportunités » en sciences. En d'autres termes, comme il le précise : « C'est la personne la plus qualifiée qui doit avoir le boulot, indépendamment de son genre, sa race, son orientation politique, etc. » Sauf qu'à l'heure actuelle, cette position, pourtant en phase avec les fondamentaux de la méthode scientifique, ne cesse d'être remise en question, quand elle n'est pas assimilée à une « micro-agression ». Strumia, comme d'autres, déplore les glissements autoritaires et sectaires de la défense de la diversité, de l'inclusion et de l'égalité. Il estime que ces « slogans » cachent une « idéologie politique ne cherchant pas l'égalité des opportunités, mais l'égalité des résultats ». Ce qui exige d'en passer par « des discriminations pour que des groupes [...] deviennent plus égaux que les autres. En pratique, l'égalité des opportunités fait en sorte que des groupes surreprésentés ne tirent pas avantage de leur position. Mais l'égalité des résultats signifie imposer des quotas en attaquant des groupes surreprésentés par des récits victimaires et une mauvaise compréhension des différences humaines ». Et Strumia d'ajouter qu'il a « osé parler » parce qu'il a fait « passer [s]on intégrité scientifique avant ce [qu'il] risquai[t] de perdre ». Ce qui n'aurait jamais dû être un motif de sanctions.

Une « chasse aux sorcières »

Janice Fiamengo, professeure de littérature anglaise à l'université d'Ottawa et par ailleurs spécialiste des attaques féministes contre la liberté d'expression, a suivi l'affaire Strumia depuis le début. Et elle n'est pas optimiste. Selon elle, la décision du Cern « envoie un signal évident à l'ensemble de la communauté scientifique : l'ère de l'investigation scientifique factuelle (qui a sans doute toujours été imparfaite et qui était en voie de disparition ces derniers temps) est réellement terminée.

Lire aussi Pourquoi la science n'est pas à l'abri de la censure

À partir d'aujourd'hui, tout scientifique saura qu'il doit s'assurer que tous ses déclarations, travaux et recherches sont approuvés par les féministes. Toute recherche portant sur des questions sociales contemporaines, et notamment celles liées au statut de la femme (mais aussi à la race, la religion et d'autres questions brûlantes), devra désormais confirmer les orthodoxies idéologiques de notre époque. À savoir : il n'y a pas de différence d'intérêts et d'aptitudes entre les populations ou les groupes, et toute inégalité de résultat est forcément la conséquence d'injustices généralisées et des discriminations que subissent les groupes sous-représentés. Même lorsqu'il existe des données factuelles démontrant que ces injustices et ces discriminations n'existent pas (voire que c'est en réalité le

“groupe opprimé” qui est avantagé, comme dans la présentation de Strumia). À partir d’aujourd’hui, ces données devront être ignorées, niées et, encore mieux, conspuées ».

« Le Cern vient d’annoncer qu’il prêtait allégeance à un groupe fanatique d’idéologues plutôt qu’aux impératifs d’une recherche fondée sur la vérité », résume Fiamengo, excédée. « C’est une chasse aux sorcières, purement et simplement, qui montre combien les nouveaux puritains ont réussi à percer jusque dans les sciences physiques, forteresse jadis imprenable. »

Une dernière ironie de l’histoire pour la route ? C’est aussi à l’université de Pise que fut professeur un certain Galilée.

Sur le même sujet

Peggy Sastre – Quelque chose de pourri au royaume des sciences humaines

Pour en finir avec la crise de la masculinité

Peggy Sastre : « À peu près personne n’a lu notre tribune »

Peggy Sastre : « #MeToo a été accaparé par un féminisme aux allures de religion »

Pourquoi les femmes boudent les mathématiques

Haro sur le refroidissement social !